

FAIRE DE LA PHILOSOPHIE EN AFRIQUE NOIRE, POUR QUELLE FONCTIONNALITE SOCIALE ?

[Par Ladislav Katsuba](#)

L'Afrique est un continent qui a longtemps été critiqué négativement. En sciences comme en philosophie, cet aspect donne l'impression d'un continent sans culture, sans vie, sans pensée. Pas mal d'auteurs se sont même arrangés à qualifier le peuple africain d'un peuple primitif, sauvage, sans philosophie pour ne citer que cela. Mais, cela a déjà été résolu malgré les quelques difficultés. Penser à la précédente manière c'est imaginer un cercle-carré ou apporter l'eau au moulin.

Dans le milieu universitaire, en un certain endroit, le rôle de la philosophie est mis en question. L'on se demande en effet : à quoi bon les spéculations oiseuses, quel est au juste le rôle du philosophe dans la société, ... ? N'est-ce pas ignorer la réalité ?

Toutes ces questions montrent qu'il y aurait réellement mépris de la philosophie, parce qu'en fait, le philosophe est depuis longtemps pris comme un hérésiarque, un ésotérique, un abstrait, un fou... Il appartient donc au philosophe de nous éclairer et de nous préciser son identité. C'est pour quoi le titre devrait « Etre de la philosophie en Afrique noire engage des difficultés mais il y a espoir ».

Ayant constaté qu'aujourd'hui, plus qu'hier, peut être moins que demain, la question de la philosophie, surtout en Afrique, reste encore une préoccupation existentielle. Pour montrer la difficulté et l'espoir de cette philosophie en Afrique noire, nous jugeons rationnel d'aborder le problème en trois niveaux ou trois moments de réflexion : tout d'abord, montrer qu'il y aurait méprise de la philosophie par la société ; ensuite, tenter un procès de la philosophie elle-même ; enfin, affirmer contre toute objection la nécessité de la philosophie au sein de notre société. Notre réflexion s'enracine sur les lignes directives de Gabriel Marcel.

I. De la méprise de la philosophie

Dans le monde actuel, les gens n'arrivent pas à voir clairement le rôle précis du philosophe. Ce dernier semble se détacher du monde vécu et concret, pour se perdre dans les idées, la contemplation, la spéculation, la théorie, la métaphysique, la solitude. Il n'a pas, comme on le dit, les pieds sur terre, c'est un intellectuel qui élabore des élucubrations trop

coupées de la réalité, une tête sans pieds dont les spéculations passent au-dessus de ce qui se vit.

Devant cette forme de caricature du philosophe, l'on comprend facilement qu'il y a un malentendu doublement entendu entre le philosophe et le public (le non-philosophe). Dans ce malentendu, beaucoup ironisent d'une façon humoristique en concluant leur ironie par une phrase courte de cinq mots : « *Elle (la philosophie) ne sert à rien !* ».

Cette situation a pour complément le fait que le monde, soit ne connaît pas le philosophe et tend à le traiter comme un personnage falot et quelque peu absurde soit au contraire, lorsqu'il a accepté, n'a de cesse qu'il ne l'est mal compris et dénaturé. En quoi donc résident l'identité propre et la valeur sociale de la philosophie ? Quelle est sa place au cœur même des activités quotidiennes ? La philosophie n'est-elle pas inutile, abstraite, complice ? Ce questionnement implique donc un règne d'intérêt pour la philosophie car pour(quoi) questionner ?

Comme nous pouvons le constater dans notre société, les hommes regardent les philosophes comme des êtres curieux, remarquables (dans un bon ou mauvais sens) comme des humains qui ne sont pas comme les autres. Dans le monde étudiant, universitaire, l'enseignement de la philosophie a, depuis un certain temps, disparu de l'académie. On assiste à une dégradation de la valeur des investigations philosophiques. Ceux qui semblent y penser ne parlent que des notions de philosophie ou de logique moins encore des courants des pensées et cela peut-être à moins de trente heures seulement. Les Facultés de philosophie sont les moins fréquentées et les moins rentables. Leur mot d'ordre étant « *primum vivere, deinde philosophare...* ».

Dans cette même filière d'idées, rappelons-nous que le philosophe allemand Hegel a donné au philosophe l'image emblématique de « l'oiseau de minerve », « la chouette crépusculaire », incapable de supporter le plein soleil. Et, comme il le dit lui-même :

« comme pensée du monde, la philosophie paraît pour la première fois dans le temps après que la réalité ait achevé son processus de formation et en est venu à son goût... la chouette de minerve ne prend son vol qu'à la tomber du crépuscule »¹.

C'est dire que le philosophe ne fait que constater, la nuit, ce que les hommes ont fait pendant la journée. Son action est postérieure à la réalité, il maintient dans une vision rétrospective un

¹ HEGEL G. W.F., *Principe de la philosophie du droit naturel et science de l'Etat moderne*, Vrin, Paris, 1983, pp.58-59.

objet déjà longtemps disparu dans la réalité. On dirait que le philosophe est comme un porc qui ne fait que déterrer ce qui est jeté à la poubelle.

Une telle entreprise vaut-elle la peine d'être envisagée ? Elle prétend donner la solution à tous les problèmes alors qu'elle est incapable de créer pour elle-même ! Le philosophe ne se reconnaît ni la possibilité ni le droit de traiter le mal comme une substance ténébreuse qui serait doté d'une existence intrinsèque. Ceci ne veut d'ailleurs pas dire qu'il accepte ou le minimise en disant qu'il n'est qu'un moindre bien ou une absence de bien. Le mal est à ses yeux un mystère. La philosophie est un savoir désintéressé. Nul, en effet ne pose la question « pour(quoi) les mathématiciens, les physiciens, les biologistes, les chimistes,... ? » dès lors que chimie, biologie, physique, mathématiques sont reconnues comme science ; mais « pour(quoi) les philosophes ? » Une question qui caractérise foncièrement le mépris qu'on a de la philosophie. Ce sont des difficultés.

Ce faisant, comment expliquer ces difficultés, cette méprise ? Quelques hypothèses peuvent ici être avancées. Tout d'abord, il y aurait un manque d'information et de formation élémentaires sur la philosophie et les activités du philosophe. Ici ce sont les philosophes eux-mêmes qui seraient responsables de cette ignorance, car comme on le dit, ils ne savent pas vendre eux-mêmes leur marchandise. Ensuite, la difficulté de la langue philosophique elle-même. On lui reproche un certain goût aux formules cabalistiques et ésotériques comme si les autres sciences n'avaient pas, elles aussi, leur vocabulaire propre. De fait, certains livres de philosophie sont d'accès difficile, parfois d'une complexité décourageante, voire déconcertante pour les non-initiés. Enfin, il y aurait absence d'une correcte perfection du rôle et de la fonctionnalité sociale du philosophe. Ce dernier a des métiers auxquels les autres membres de la société se livrent quotidiennement. Nous devons donc interroger la philosophie elle-même, la questionner, la soumettre à un tribunal et donc lui intenter un procès pour qu'elle dise clairement sa mission et ce qu'elle vaut pour notre société actuelle et déjà future.

II. La philosophie en procès.

Le rôle du philosophe-philosophie est ignoré. Au sein de certaines sociétés, même la nôtre, l'idée du philosophe a subi une certaine dégradation. Si en effet, de par son étymologie, philosophie est synonyme de « amour de la sagesse », actuellement la notion même de la sagesse, de « sophia », a perdu en quelque sorte sinon son contenu, du moins en tout cas sa vénérabilité originelle et originale qu'elle avait à l'antiquité grecque comme savoir-faire, habilité, réussite,... c'est une difficulté de plus.

Dire vrai, la philosophie de notre temps, depuis le XIX^e siècle probablement, s'est réduite, dans la très grande majorité des cas, au simple propagandisme et surtout au simple professeur de l'histoire de la philosophie, au scandale des esprits les plus lucides ou les plus libres de son temps. Gabriel Marcel quant à lui condamne une telle attitude. Il est scandalisé par le fait que, dans certains pays, le professeur de philosophie succombe littéralement sous les tâches professionnelles qui n'ont rien de spécifique philosophique². Ces professeurs sont tout simplement des « amateurs » de la philosophie et non des philosophes. Ils n'enseignent la philosophie que pour gagner leur pain. Pourtant, si nul ne peut disconvenir qu'il faut vivre avant de penser (*primum vivere*), l'inverse peut cependant s'avérer justifiable : « l'homme ne vit pas seulement de pain (...) » (Luc4,4). S'il a besoin de vivre, il a aussi besoin de s'accomplir.

A croire Marcel, « *le risque auquel court le philosophe de notre temps est de retrancher en quelque sorte de la vie et de substituer insensiblement en celle-ci un domaine de pensée qui est le sien, une sorte de jardin clos et bien soigné dont il émonde soigneusement les arbustes* »³.

Dans telles conditions, le risque c'est de faire de la philosophie une réalité mercantile, prestigieuse, honorifique, ... sans pour autant la vivre, moins encore la pratiquer. L'on ne doit pas faire de la philosophie dans le simple but d'une certaine publicité, une propagande creuse :

« *le philosophe qui recherche les vastes audiences, qui se multiplie dans la presse et à la radio et, oserai-je dire, fait figure de touche-à-tout, il se garde des écueilles que j'ai signifié, risque en revanche de trahir de la façon la plus grave sa vocation fondamentale. Dès le moment où le philosophe consent à être pris en charge par une publicité, par des impresarios, il se nie comme philosophe. Il est d'ailleurs tout à fait naturel que le souci publicitaire se présente ici de plus en plus ostensiblement comme volonté de scandale* »⁴.

Peut-être objectera-t-on en disant que Marcel a lui-même publié sa pensée, sa philosophie à travers des conférences, des pièces théâtrales, des morceaux musicaux et que d'ailleurs il a, même si c'est pendant peu de temps, enseigné la philosophie dans des universités. N'est-ce pas là une certaine publicité, une propagande pure et simple ? Hélas non. Marcel n'a jamais interdit à ses contemporains d'enseigner la philosophie, moins encore de

² MARCEL G., *Les hommes contre l'humain*, Ed. Universitaire, Paris, 1991, p.72.

³ *Ibidem*.

⁴ *Idem*, P.73.

partager avec les autres ce que l'on pense. Cependant, il s'acharne contre toute démission de la philosophie au profit de l'histoire de la philosophie. Cette précipitation c'est ce qu'il appelle « *pseudo-philosophie officielle* »⁵.

Selon Marcel, il ne faut pas emprisonner la philosophie dans un « *isme* »⁶. Un philosophe authentique, celui de la race de Socrate doit éviter toute sorte de fanatisme, de propagandisme, de mercantilisme,... Aussi doit-il éviter de se complaire à prononcer des discours pompeux, à se manifester de façon prestigieuse dans des amphithéâtres et des auditoriums universitaires dans un langage ésotérique pour devenir accessible à une minorité. Ainsi évitera-t-il l'exclusivisme. Deux dangers pourront aussi être évités : le dogmatisme qui répète les réponses sans souci de la situation concrète, et le pragmatisme qui flotte au gré des circonstances qui permettent de tracer une ligne fermée au lieu de la diversifier des événements. Le philosophe doit quand même admettre et avouer sa propre limite. C'est dans ce contexte que Marcel conclut en ses mots :

*« Une philosophie digne de ce nom ne saurait être pamphlétaire. Toujours, elle doit demeurer critique dans le souci de demeurer équitable, souci profondément étranger aux pamphlétaires en tant que tels. Elle suppose d'ailleurs un certain courage, car elle est condamnée à se voir diffamer, et par le fanatisme, et par le faux prophète qui, en fin de compte, risque toujours de se fanatiser »*⁷.

En somme, ce qui précède semble affirmer avec plus de conviction que la philosophie en générale, la philosophie en Afrique noire en particulier est en train de se détourner de sa mission propre. Au lieu de penser sa vie, le philosophe se préoccupe de la propagande et se cloisonne dans des publicités. Pourtant - et c'est cela notre espoir espérant - le monde a besoin du philosophe pour se rebâtir, si ce dernier évite toute sorte de fanatisme. La philosophie est aujourd'hui victime des marchands propagandistes. Néanmoins, ceux qui s'efforcent à pratiquer une philosophie authentique dans l'honnêteté contribuent beaucoup à la bonne conduite de notre société : en éthique comme en politique, en économie comme en religion pourquoi pas en biologie comme en information et communication, etc. De cette façon, la philosophie est donc une nécessité pour notre société.

⁵ MARCEL G., *Du refus à l'invocation*, Gallimard, Paris, 1940, p.84.

⁶ Idem, p.83.

⁷ MARCEL G., *Les hommes contre l'humain*, p.84.

III. La philosophie, espoir pour notre société

« *On la disait finie, exténuée, agonisante, ou déjà enterrée, (...); la voilà qui renaît, promet !* »⁸.

Le constat de Roger-Pol Droit est d'une envergure insoupçonnée parce qu'aujourd'hui c'est la question du rôle du philosophe dans la société qui fait question, la philosophie elle-même est rejetée à la poubelle. Mais au moment qu'on veut la chasser par la porte, elle revient par la fenêtre et s'érige en maîtresse. Elle trône en Europe comme en Afrique noire dans des cafés, dans des bars, à la place publique, au lieu de service, dans des cabinets des justices,... finalement elle accompagne toute la vie.

Aujourd'hui plus que jamais, dans certains pays comme la France, on s'adresse volontiers aux philosophes lorsqu'il s'agit de prendre de grandes décisions dans les domaines de la bioéthique, de la politique, de la religion, etc. Voilà une raison suffisante d'affirmer avec sa sainteté le Pape Jean-Paul II que « *la philosophie est une des tâches les plus nobles de l'humanité* »⁹.

En effet, pour autant que la philosophie est un éclairer de la société, il se montre nécessaire par la simple bonne raison qu'il fonde le sens de la vie. Platon lui-même mettait le philosophe à la tête de la société. Pour lui, il n'y a que le philosophe qui soit capable de bien diriger un Etat et faire régner la justice dans une société. L'on ne se trompe donc pas d'affirmer que « *toute société qui n'est pas éclairée par le philosophe est trompée par les charlatans* »¹⁰. Ce n'est qu'une position. Platon a pour figure emblématique le « chien » : le philosophe, selon lui, est un chien de garde, le chien qui empêche la bêtise de la bête, la bêtise de l'injustice de proliférer dans la cité¹¹.

Ce qui précède justifie l'attitude que les gens ont à l'égard de la philosophie, celle de la méprise parce que lui, en tant que chien, il aboie et mord les mécréants. Jaspers l'a lui-même constaté et nous a révélé que beaucoup de politiciens trouvent leur néfaste travail très facile quand le philosophe n'est pas là. On manipule, exploite plus commodément masse et fonctionnaires quand, au lieu de penser, ils ont une intelligence bien dressée. Comme illustration dans telle entreprise on n'attend la décision dernière qu'à la hiérarchie. Quelle critique ! C'est comme ça. Et le problème, disons-le, est le suivant : la philosophie veut la

⁸ DROIT, R-P., *La compagnie des philosophes*, Odile Jacob, Paris, 1998, p.21.

⁹ JEAN PAUL II, *fides et ratio. Lettre encyclique sur les rapports entre foi et raison*, n° 57 du 14/09/1948, Rome.

¹⁰ DERIDA, J., *Du droit à la philosophie*, Galilée, Paris, 1990, p.105.

¹¹ PLATON, *République*, 3760.

vérité entière, et le monde ne la veut pas. La philosophie est donc l'empêcheuse de tourner en rond¹². Ce n'est pas une apologie mais vous le remarquerez. Laissons le temps au temps. La citation précédente donne le devoir du philosophe dans le monde d'aujourd'hui : celui de combattre le fanatisme dans quelque forme qu'il se présente. Tâche lourde mais nécessaire car le monde d'aujourd'hui plonge dans une ivresse, une crise due à une conscience fanatisée. Voilà pourquoi l'on assiste à un nouveau fascisme, à un néo-nazisme, au néocolonialisme, au « collinisme »...

La vie sans pensée et surtout sans sagesse est dépourvue de signification. C'est l'absurdité. Pour y pallier, il faut un effort littéralement héroïque dans des conditions presque ascétiques. L'acte philosophique constitue donc une ascèse pour éviter de se laisser enfermer dans des idées toute faites au goût du jour. La vie actuelle ne veut pas signifier qu'il n'y a plus de philosophes pour en dire quelques choses et y porter des bribes de réponses.

La responsabilité de ceux qui veulent aujourd'hui philosopher apparaît immense. Etant engagé dans la société et rendant compte de ce qui s'y vit, le philosophe doit prévenir les autres hommes du danger qui peut leur arriver et dont ils seraient peut-être eux-mêmes la source. Ils le font mais souvent ils sont mal compris sinon compris de travers. La philosophie éveille. Ainsi Marcel dit : « *l'immense service que devrait pouvoir nous rendre la philosophie ce serait de nous éveiller toujours davantage* »¹³.

Le philosophe éveille l'esprit des hommes de sa société et veille sur le peuple dont il fait partie. Pour lui, la vigilance est une vertu fondamentale non seulement dans certaines situations où il est appelé d'exercer de façon particulièrement dramatique mais structurellement, c'est-à-dire dans l'exercice même de la philosophie comme réflexion critique et fondamentalement fondationnelle.

A ce propos, les philosophes congolais Ngoma Binda et Tchamalenga Ntumbia proposent comme figure emblématique « le coq ». Ces deux philosophes prônent en effet, une philosophie « gallinaire » symbolisée par le coq qui éveille les gens pour aller au travail, appelle l'avènement d'un jour nouveau et qui enfin même seul dans un poulailler, féconde toutes les poules et assure ainsi le renouvellement et la continuation de la vie¹⁴.

De ce point de vue, il nous semble indispensable de rappeler que le philosophe doit affronter le commun des mortels partout où il se trouve. Il doit lui faire accoucher la vérité ; il

¹² JASPERS, K., *Initiation à la méthode scientifique*, Payot, Paris, 1976, pp.142-143.

¹³ MARCEL, G., *Foi et réalité*, Aubier Montaigne, Paris

¹⁴ TSHAMALENGA NTUMBA et NGOMA BINDA, P., « Philosophons autrement ! Proposition pour une nouvelle race des philosophes en Afrique » in *Revue philosophique de Louvain (Kin)*, V.IV, n°6, Juillet-Décembre 1990, pp.77.

doit accompagner les gens dans leur promenade à travers les couloirs de l'école de la vie, travailler avec eux... en vue de rappeler que l'usage de la raison évite le ridicule, le fanatisme, la paresse, l'égoïsme, le mépris de son subalterne,... il doit au besoin descendre avec eux dans la rue afin de rendre compte de ce que nous avons comme devoir pour notre accomplissement.

En définitive, la philosophie est un espoir malgré les multiples difficultés. Elle nous accompagne dans nos activités quotidiennes. Elle est pour nous une nécessité par le fait qu'elle a pour mission de lutter contre l'injustice, le mépris, l'utilisation de l'autre homme, la corruption, la désacralisation, etc. elle veille sur le peuple et éveille les esprits des hommes disposés.

IV.CONCLUSION

Le monde actuel a méconnu le bien fondé et le rôle du philosophe parce qu'en fait sa place dans la société n'est pas distinctement définie. Il s'adapte partout. Le définir c'est le limiter. La philosophie, comme on le dit, n'a pas affaire aux multiples problèmes que connaît notre société. Jaspers l'avait déjà constaté dans son affirmation : « *la philosophie est donc entourée d'ennemis (...)* »¹⁵. Car, finalement, plusieurs professeurs se livrent à l'activité philosophique, non par vocation mais pour des raisons mercantilistes. Leur vie et leurs agir sont en contradiction avec ce qu'ils enseignent.

C'est pour cette raison que le Français Domine Lecourt essaie de remettre aux philosophes leur raison quand il dit :

*« Il incombe aux philosophes eux-mêmes, évidemment, d'apporter la preuve à leur interlocuteur virtuel qu'ils ont reçu l'héritage d'un trésor d'argumentations qu'on ne saurait ignorer sans grave mécompte, et qu'ils savent le faire fructifier non évidemment pour répondre eux-mêmes aux questions posées, mais pour permettre à tous d'en prendre toute la mesure celle par laquelle elles dépassent les compétences propres des spécialités qui, de ce fait, appellent à l'aide »*¹⁶.

¹⁵ JASPERS, K., *op cit.*, p.143.

¹⁶ LECOURT, D., *A quoi sert donc la philosophie ? Des sciences de la nature aux sciences politiques*, P.U.F., Paris, 1993, p.27.

De cette façon le philosophe pourra réaliser sa mission et affronter le commun des mortels avec un esprit critique face à ses activités, ses pratiques, sa croyance, etc., car, pour lui, le questionnement est primordial : rien ne va de soi. La philosophie est donc une nécessité pour notre société car elle est la houlette du berger, la cane du vieillard qui l'empêche de tomber, le « ce-sur-quoi » et « grâce-à-quoi » l'homme se tient droitement debout, le thermomètre de la vie et cela à chaque espace et à chaque endroit.

Par

Alphonse KAMBERE SIVAVWIRANA

Gradué en philosophie (ISSC-Mulo)

Pour approbation,

Ladislav KATSUBA KINYALI

Philosophe politique.